

Nancy LOPEZ

ET SI C'ÉTAIT UN RÊVE...

Auto-édition
Décembre 2015

PRÉFACE

Ce livre est né d'une idée loufoque de partage d'écriture. J'ai proposé un jour à mon frère, qui vivait dans les îles, d'écrire conjointement une histoire sans avoir d'idée préconçue sur la suite que nous lui donnerions. C'était juste un jeu. L'un écrivait un paragraphe, l'autre poursuivait. Nous avons ainsi commencé ensemble cet ouvrage que je qualifierai de « fable post-moderne » dans un monde qui n'existe pas (il faut bien lui trouver un style!). Mais très vite, nous avons divergé sur la suite à donner au texte. J'ai longtemps hésité avant de continuer cette aventure seule. J'espère que vous trouverez plaisir à la lecture autant que je et nous avons eu à l'écrire. Merci à toi, Georges.

1.

Sa première nuit de travail achevée, Sarah rentra directement chez elle, heureuse mais fourbue. Elle avait eu une chance incroyable d'obtenir cet emploi, après le test psychologique passé via Internet. La Société Rêvance, qui l'avait embauchée, était spécialisée dans la commercialisation des rêves, ce qui convenait parfaitement à Sarah dont l'une des qualités était d'en produire un stock particulièrement fourni et diversifié. Depuis que l'on savait numériser les rêves, un marché s'était ouvert, plusieurs sociétés s'y étaient engouffrées et produisaient en série des vidéos de rêves que les gens s'arrachaient. Des chaînes de télévisions payantes s'étaient même spécialisées dans ce domaine et réalisaient des records d'audience. La réalité était-elle devenue si pesante que les gens préféraient se réfugier dans les rêves des autres ? Sarah s'était bien posé la question mais n'y avait pas apporté de réponse. A vrai dire elle s'en moquait un peu, du moment que ce travail lui procurait des moyens de subsistance.

Après avoir ouvert ses dix serrures, ce qui prenait en moyenne cinq minutes car il fallait composer le code de chacune sur un boîtier numérique, la chaleur de son appartement lui procura le bien être habituel. Certes, il était petit, vingt et un mètres carrés, mais très fonctionnel. Avec son système de placards « range tout », l'espace habitable était quand même de dix-huit mètres carrés qu'elle avait réussi à doubler par un astucieux système de plafond flottant mis au point par un ingénieur japonais et importé par LEBRICOLO.

Confortablement installée dans son fauteuil, elle sirotait un petit café en revivant son premier jour à Rêvance. L'accueil avait été sympathique, Honny Rick, le directeur de l'agence lui avait fait visiter les bureaux, puis lui avait montré sa chambre et son lit.

Elle avait enfilé sa chemise de nuit et s'était douillettement glissée sous la couette. Après avoir ingurgité une boisson relaxante au goût délicieux, elle avait rapidement trouvé le sommeil malgré le casque posé sur sa tête. L'appareil récepteur des ondes neuroniques émises par les rêves était à peine plus gros qu'un casque de vélo, par contre la machinerie chargée de traduire ces ondes en images et sons avait la taille d'une grosse commode. Cependant, son fonctionnement était parfaitement silencieux.

A sept heures du matin, elle s'était réveillée. Elle avait pris sa douche dans la salle d'eau attenante, puis elle avait déjeuné en compagnie des autres rêveurs et du chef d'agence qui avait été de permanence toute la nuit. C'était de loin le moins frais de l'équipe, puisqu'il avait dû garder un œil sur le fonctionnement des douze oniroenregistreurs. Elle avait eu la surprise de constater que la moyenne d'âge de la troupe était inférieure à 30 ans. Est-ce à dire que les « vieux » ne rêvent pas ou bien que leurs rêves n'intéressent personne ?

Honny Rick, sans doute pressé de rentrer se coucher, avait, le premier, quitté la table. Les conversations avaient pu se dérouler plus librement avec ses voisins, plutôt collègues de lit que de bureau. Sarah apprit que grâce au paiement au pourcentage sur la base des droits d'auteur, certains arrivaient à gagner plus de dix mille euros par mois en restant néanmoins propriétaires de leurs rêves, selon le même principe de la défense de la propriété intellectuelle. La juridiction suprême en avait décidé ainsi. Sarah jubilait, elle avait conscience de la qualité de ses rêves. Elle commençait déjà, le premier jour, à se faire des châteaux en Espagne.

Elle ajouta un demi-sucre à son café qu'elle trouvait amer. Elle allait pouvoir désormais acheter un café de meilleure qualité et surtout une nouvelle cafetière. C'est inouï la chance que j'ai, pensait-elle, j'ai vraiment trouvé un boulot de rêve, - C'était le cas de le dire ! - mieux qu'essayeur de matelas et surtout mieux payé.

Sarah avait toute la journée devant elle, elle allait pouvoir en profiter. Cerise sur le gâteau, elle échappait au

sinistre et inéluctable « métro, boulot, dodo ».

« Pour moi c'est désormais le boulot dans le dodo et le métro pour me balader », la voilà qui parlait tout haut maintenant. Elle avait mis ses mains derrière sa nuque et s'étirait paresseusement.

A 25 ans, c'était son premier vrai travail. Elle était sortie, l'année précédente de l'Ecole Nationale d'Astronomie Compulsive. N'ayant plus de famille proche, ses parents s'étaient tués cinq ans plus tôt dans un accident d'ascenseur (un câble en fibres synthétiques importé de Chine avait cédé), elle avait dû se débrouiller toute seule pour financer ses études. Elle avait exercé de nombreux petits boulots : technicienne de propreté, ouvreuse de portes (tous les immeubles étant sécurisés, les portes d'entrée nécessitaient la présence d'une personne pour faire fonctionner le système électronique d'ouverture et de fermeture quand il tombait en panne), gardienne de nuit chez les « Gentils Toutous à sa Mémère », société spécialisée dans le gardiennage des chiens pendant les déplacements de leurs maîtres...

Elle avait galéré pendant un an à démarcher les laboratoires de recherche en astronomie compulsive sans résultat. Les places étaient chères et comme elle n'avait aucun piston, elle s'était résolue à répondre à toutes sortes d'annonces sur Internet. La chance avait entrebâillé une porte, elle s'y était engouffrée. Elle avait quitté à regret la charmante vieille dame qui l'avait hébergée gratuitement pendant ces cinq dernières années. Bien sûr en contrepartie elle lui rendait de menus services (ménage, courses, paperasses administratives...). C'était la règle. Aujourd'hui elle pouvait louer son propre appartement. Quel luxe ! Cela faisait à peine huit jours qu'elle était installée et déjà elle se sentait véritablement chez elle.

La sonnerie de la porte retentit soudain, la tirant de son euphorie jubilatoire. Qui pouvait bien sonner à cette heure-ci, d'autant que peu de personnes était au courant de sa nouvelle adresse ? Elle alluma son visioporte.

Ce visage en forme de gueule cassée lui était totalement inconnu.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-elle

- Aufin Blair, du Service de Protection des Citoyens.

Il présenta sa main au visioscope. La tache imprimée dans sa peau au décalcomagie sous forme d'un grain de beauté apparut à l'écran. Sarah appuya sur le bouton de lecture laser. L'identité de l'individu s'afficha ainsi que son appartenance au SPC. La nouvelle méthode identitaire de tatouage totalement indolore était généralisée depuis trois ans. Personne ne pouvait y échapper et a fortiori les représentants des administrations de l'État, à la grande désolation des fraudeurs.

- Vous êtes bien Sarah Mieudemin ?

- Tout à fait !

- Vous travaillez bien à la Société Rêvance ?

- Exact !

- J'aurais quelques questions à vous poser. Est-ce que je peux entrer ?

Elle hésita quelques secondes, se demandant ce que le SPC pouvait bien lui vouloir, mais le sourire de son interlocuteur était engageant. Elle s'employa à composer les codes des dix serrures, ce qui n'eut pas l'air d'impatisser son visiteur, habitué à ce genre de pratique.

- C'est joli chez vous, remarqua poliment Aufin Blair en pénétrant dans l'appartement.

Il était vêtu de la combinaison uniforme bleue du SPC. Vu de plus près son faciès taillé à la hache le plaçait dans l'improbable catégorie baroudeur-séducteur. On lui donnait entre trente cinq et quarante ans. Sarah se dit qu'il était trop beau pour être honnête et qu'elle devait se méfier de ses yeux bleus verts de chat persan. Le regard de saphir de l'agent, après avoir fait rapidement le tour de l'appartement, s'attardait maintenant sur elle. Comme des mains invisibles, il redessina ses formes. Scrutée de bas en haut, elle avait l'impression d'avoir été totalement dénudée, ce qui la mit mal à l'aise.

- Quand vous aurez fini de me déshabiller du regard, vous me direz peut-être ce que vous faites chez moi de si bonne heure.

- Vous avez effectué votre première nuit de travail chez Rêvance. Je suis chargé de vous dire que votre embauche n'est pas tout à fait le fruit du hasard et encore moins le résultat de vos tests. Votre réussite sur des milliers de candidats, nous y avons un peu contribué. C'est à dire, qu'avant d'être choisie par Rêvance, nous vous avons déjà sélectionnée. Je dois d'ailleurs vous en féliciter.

Sarah tombait des nues, elle ne savait plus sur quel pied danser. Que le type lui raconte des bobards ou qu'il dise vrai, cela ne changeait rien à la conclusion. Elle se trouvait à son insu mêlée à une affaire plutôt louche.

- Si vous permettez, j'attendrai d'y voir plus clair avant de me réjouir. Je ne sais toujours pas ce que vous me voulez !

- C'est très simple, il s'agit de nous signaler ce qui pourrait vous apparaître anormal chez Rêvance ?

- Anormal par rapport à quoi ? Pour l'instant je n'ai pas eu le temps de voir grand chose. Mais pourquoi, quels soupçons avez-vous ?

- Je ne peux pas vous répondre, secret SPC, c'est à dire secret d'État. Simplement, si vous voyez quelque chose qui sort de l'ordinaire, vous devez nous le signaler. Je vais vous laisser à cet effet une adresse électronique. De toutes façons, je reprendrai contact avec vous. Ne parlez de ma visite à personne.

Sarah était abasourdie. Ce type débarque chez elle, il la charge d'espionner la société qui vient de l'embaucher, sans plus d'explications qu'un secret d'État et elle devrait gober ça ? Non mais ! S'il y avait quelque chose d'anormal, c'était là qu'il fallait le chercher. Elle choisit de ne pas discuter, elle avait hâte de voir partir ce Don Juan cabossé, espion d'opérette. Elle répondit simplement :

- D'accord.

L'homme sortit. Sarah ne lui laissa pas le temps de prononcer un quelconque au revoir, elle se dépêcha de refermer ses serrures avec plus d'énergie que d'habitude. Une petite inquiétude lui nouait la gorge lui laissant un goût amer dans la bouche. Le mieux était d'essayer d'oublier l'incident.

Elle décida de vivre sa journée comme si rien ne s'était passé. Il était 10 heures solaires. Elle eût envie de sortir pour se changer les idées. L'ascenseur chinois, qui connaissait des hauts et des bas, ne mit pas plus de dix secondes cette fois pour la faire descendre de son trentième étage. A l'arrivée les freins fonctionnèrent normalement.

N'ayant pas les moyens, pour l'instant, de se payer un solex (véhicule fonctionnant à l'énergie solaire qui avait succédé au véhicule thermique), elle avait fait le choix d'habiter en centre-ville et pour se rendre à son travail, elle utilisait les transports en commun, tramway volant ou bus rampant. Ceux-ci fonctionnaient également à l'électricité solaire, ce qui avait considérablement réduit la pollution dans les villes.

La journée était radieuse et comme elle n'avait toujours pas le sou, elle entreprit de faire du lèche vitrine histoire de répertorier tout ce qu'elle pourrait s'acheter quand elle recevrait sa première paye. En prévision des fêtes de fin d'année, les magasins pratiquaient la surenchère en terme de décorations accroches gogos et d'offres soit disant promotionnelles.

Le Conseil de Ville avait procédé récemment à de nombreux aménagements et toute la zone commerciale était interdite aux véhicules, ce qui avait supprimé les accidents dans ce secteur. La rubrique du piéton et du chien écrasés par suite de vitesse excessive, était désormais réduite à une peau de chagrin, dans le journal local. Les piétons pouvaient baguenauder en toute sécurité et la population des chiens errants augmenter. Ce qui n'était pas sans poser par ailleurs des problèmes d'hygiène car les chiens en question, n'ayant aucune éducation, déposaient leurs déjections au gré de leur errance, autant dire n'importe où.

Un comité de défense des chiens errants s'était constitué avant même que ne soit évoqué l'éradication du problème. Leur solution était simple : au frais de la ville et donc du contribuable, il faisait stériliser les femelles. En attendant la mort naturelle des animaux, le métier de ramasseur de

déjections canines n'était pas près de s'éteindre.

Sarah repéra quelques bricoles qui seraient du meilleur effet dans son appartement: là une lampe à commande vocale, ici un bananier artificiel. Elle déjeuna sur le pouce d'une salade aux herbes de Chine et s'affala dans un fauteuil du Cinélasar pour y passer l'après-midi. Vers dix-sept heures elle partit au travail, malgré, tout au long de la journée, la fâcheuse impression de traverser une cour de récréation sous l'œil obstiné du surveillant général. L'agent du SPC l'avait rendue complètement paranoïaque, elle voyait des espions partout.

Elle arriva en avance. Cette fois, l'ingénieur de maintenance était de permanence. Elle se présenta :

- Germaine Hunegout ! Vous êtes la nouvelle je suppose ?

- Tout à fait ! dit Sarah en se présentant à son tour.

Un courant de sympathie était né instantanément entre les deux femmes. Sarah avait aimé aussitôt ce visage carré et cette bouche fine qui s'ouvrait à peine pour laisser échapper des mots colorés d'un petit accent belge. De son côté, Germaine trouvait ce petit bout de femme très mignon, avec son minois bien dessiné, ses cheveux roux, ses yeux noisette et sa silhouette svelte. Son instinct maternel lui dit que cette enfant était très fragile et qu'elle devait la protéger des machos de l'entreprise.

- Je vous fais la bise !? dit Hunegout, mi-affirmative mi-interrogative.

Les voici qui s'embrassent comme de vieilles copines.

- Puisque vous êtes en avance, nous avons le temps de visionner votre rêve, ça vous intéresse ?

Sarah ne se souvenait que de bribes, elle acquiesça, sa curiosité autant aiguisée par la découverte de ses élucubrations nocturnes que par le rendu du procédé.

Elles gagnèrent la salle de visionnage. Germaine manipula le clavier numérique et en quelques secondes l'image apparut sur l'écran mural de quatre mètres sur deux.

Sur un double tandem, c'est à dire un vélo à quatre places des enfants pédalaient. A bien y regarder un seul enfant faisait l'effort de faire avancer la curieuse machine.

C'était aussi le plus petit, un gringalet de cinq ans à peine. Avec une incroyable énergie, il menait et dirigeait l'engin, virevoltant en virages serrés. Les trois autres gamins, plus grands, se laissaient conduire en gros tas de feignants. Soudain, la bicyclette se changea en bobsleigh suivant le même scénario.

Sarah se demanda à quoi pouvait correspondre ce rêve. Elle n'en connaissait pas les protagonistes et les véhicules utilisés avaient depuis bien longtemps été déposés au « cimetière des ferrailles ».

De même les paysages qu'elle voyait lui étaient inconnus et devaient sans doute correspondre aux vagues souvenirs de sa petite enfance lorsque ses grands-parents habitaient dans ce que l'on appelait, à l'époque la campagne.

Depuis quinze ans, le monde urbain avait pris le pas sur le monde rural. Les agriculteurs ayant presque tous disparus avec le développement des cultures synthétiques, les villes s'étaient étendues et peu à peu la nature avait repris ses droits sur ce qui restait des campagnes désertées, créant de véritables forêts vierges dans lesquelles peu de monde osait s'aventurer.

Les cités avaient changé totalement de configuration depuis une nouvelle loi sur l'urbanisme parue dans le début des années 2000. L'habitat était devenu plus dense avec la construction de gratte-ciels, laissant la place au sol pour la création de nombreux espaces verts. Les politiques avaient enfin compris que la protection de l'environnement était une priorité pour la survie de l'homme. Tout n'était pas parfait mais un brin d'espoir était permis pour éclairer l'avenir.

Sans doute Sarah était-elle aussi perplexe dans son rêve, car brusquement les images changèrent de cadre. Une femme, une espèce de gourdin, puis en sens inverse une espèce de gourdin, une femme, les deux pris dans un tourbillon insensé, semblaient danser une valse diabolique. Une ombre humaine incertaine apparaissait puis disparaissait chancelante comme un fantôme. Un coup sourd, du sang qui gicle, un corps qui s'écroule, c'est celui de la femme. Un silence parfait seulement troublé par le miaulement d'un chat.

Les images se brouillèrent tout à coup et l'écran devint gris. Sarah et Germaine se regardaient sans parler. Une terreur interrogative écarquillait les yeux de la première. Elle poussa un gros soupir et s'adressant à sa collègue :

- Vous êtes sûre que c'était mon rêve ? Pourquoi s'est-il arrêté brusquement ?

- Sûr, c'était bien votre rêve. Pourquoi s'est-il arrêté, je l'ignore. Soit vous vous êtes réveillée soit il y a eu une panne de l'oniroenregistreur. Ce qui m'étonne quand même car le chef n'a rien noté sur le cahier de maintenance

- C'est drôle je ne me souviens de rien. En tout cas c'était atroce ! Je dois voir trop de films policiers.

- Bon, trêve de bavardage ! Il faut se mettre au travail. Vous allez m'aider à mieux étalonner le matériel pour cette nuit avant que les autres n'arrivent.

- Que dois-je faire ?

- Rien, allongez-vous sur le lit et mettez votre casque, c'est moi qui vais manœuvrer depuis la console d'entrée.

Sarah n'avait aucune raison de ne pas collaborer, d'autant que cette Germaine lui inspirait plutôt confiance. Elle exécuta à la lettre le peu d'instructions que lui donna l'instrumentiste.

2.

Quand Sarah Mieudemin se réveilla, il était déjà 8 heures passées de 10 minutes. Elle se souvenait des dernières paroles de Germaine : « Vous pouvez dormir si vous le voulez ! » et puis ce fut l'abîme, le trou noir, elle y avait sombré brutalement comme dans un coma.

Elle se leva précipitamment quand elle prit conscience de l'heure comme si une quelconque urgence l'attendait. Elle prit sa douche avec le même inutile empressement. Au passage, devant le miroir de la salle de bain elle s'aperçut qu'elle avait hérité d'un bleu au beau milieu de sa cuisse gauche, elle ne se souvenait pas s'être cognée la veille. Sans y prêter plus d'attention, elle s'habilla. Elle passa devant le bureau de Germaine, vide ! Cette dernière avait déjà quitté son service.

Par contre, Honny Rick, avec la suffisance qu'elle avait déjà constatée le premier jour, lisait un journal holographique, les deux pieds croisés sur la table. Derrière ses talons, une tasse de café laissait paresseusement échapper une fumée donnant l'impression qu'elle émanait des pieds. Sarah s'en amusa intérieurement.

- Ah! vous êtes levée, vous dormiez si bien que je n'ai pas osé vous réveiller.

- Je ne sais pas ce que j'ai en ce moment, je dors comme un plomb !

- Le sommeil vous va bien, vous êtes resplendissante !

- Vous voulez me flatter ?

- Non, je suis sincère, avec de si jolis arguments, vous êtes bien capable de jeter le trouble même dans les cœurs les plus endurcis, le mien y compris !

Sarah sentit que la conversation glissait sur un terrain qui risquait de devenir embarrassant, elle choisit la fuite :

-Excusez-moi, je dois me sauver, j'ai pas mal de choses à faire ce matin.

Elle sortit précipitamment. Elle ne mentait qu'à moitié car elle avait rendez-vous à 10 heures chez le docteur Ahmed Ecyne. Elle n'était pas souffrante, mais elle devait subir comme tout nouvel embauché, une visite médicale attestant de sa bonne santé physique et mentale. Elle avait juste le temps de passer chez elle pour récupérer sa puce vital qui, normalement portée à l'oreille, offrait la gratuité des soins, puis de prendre le tramway volant pour se rendre à l'autre bout de la ville.

En battant des records de vitesse, elle réussit à attraper à 9 h 15, le 9 h 10 qui était opportunément en retard. Essoufflée, elle s'assit pesamment sur le siège à bulle particulièrement confortable qui équipait ce tout nouveau moyen de transport. Elle avait à peine récupéré qu'elle aperçut au fond du wagon, Aouf Blair qui faisait mine de lire un journal en papier qui n'était plus d'époque.

- Cet Aouf n'est pas très fin ! se dit Sarah. S'il cherche à passer inaperçu, c'est raté !

Elle décida de semer son poursuivant en appliquant les bonnes vieilles méthodes vues dans des films policiers. A la station suivante, elle descendit. Blair sortit par l'autre porte la précédant dans l'escalier.

Avant que la porte ne se referme, Sarah, qui avait fait mine de rechercher quelque chose dans son sac pour temporiser, remonta précipitamment dans le wagon. Aouf ignore sa manœuvre et poursuivit sa route. Sarah était particulièrement contente de sa feinte. Elle n'imagina pas un seul instant que le sieur Blair jubilait tout autant. Il avait tout calculé pour précisément se faire remarquer. Sa mission du jour, mettre de la pression sur la jeune fille, était une totale réussite.

Elle arriva juste à l'heure chez le médecin. Le docteur Ecyne, comme tout bon docteur qui se respecte, était en retard dans ses rendez-vous. Elle prit place dans la salle d'attente. Une maman et son fils avaient pris rang avant elle.

Le gamin s'occupait avec une patience rare à curer les trous de son nez et essuyait discrètement ses doigts sur le velours pourpre des fauteuils. Au bout de dix minutes, le gamin avait fini par épuiser son gisement de crottes de nez. Avant qu'il ne tombe dans une nouvelle oisiveté créatrice de bêtises, le praticien le fit entrer avec sa mère. Au même instant un jeune homme fit irruption dans la salle d'attente.

- J'ai rendez-vous à 10h30 ! dit-il à Sarah qui s'en fichait éperdument. Il était effectivement 10h30.

- Je crains que vous ne soyez obligé d'attendre car mon rendez-vous était à 10 h ! répliqua Sarah. Tout jeune homme qu'il était, elle n'avait pas l'intention de lui céder son tour.

- C'est juste pour un certificat ! insista-t-il.

- Moi aussi ! dit sèchement Sarah, décidée à ruiner l'espoir du resquilleur.

- Permettez-moi de me présenter : Fernand Irapaplu.

- Vous avez un drôle de nom ! pouffa Sarah.

- C'est d'origine grecque ! Et vous ? Le jeune homme voulait visiblement faire connaissance.

La jeune fille qui trouvait son nom tout aussi ridicule décida, par coquetterie de le taire.

- Contentez-vous de Sarah !

Elle trouvait le garçon culotté, visiblement habitué à profiter de sa belle gueule. La jeune fille jugea préférable de rester sur ses gardes.

Manifestement le gamin n'avait pas grand chose, car dix minutes après son entrée dans le cabinet, il ressortit avec sa mère. Cette dernière n'en finissait pas de faire des minauderies au toubib vers lequel elle lançait un regard de Chimène. Ahmed Ecyne ne semblait pas partager son sentiment, d'une main courtoise mais ferme il repoussa l'importune hors du cabinet.

- Ouf ! dit-il, je n'arrivais pas à m'en débarrasser... Surtout ne croyez pas que je traite tous mes patients comme ça, crut-il bon de rajouter devant l'air effaré des deux clients, mais cette dame vient me voir trois fois par semaine pour son fils qui n'a strictement rien.